

# Quid pro quo

*Par Louise Drassac*

La main d'Henri se serre sur la poignée de son attaché-case. Le cuir est chaud et trop humide, soudain. La voiture de police est garée en bas de l'immeuble, vide, inoffensive, bénigne. Pourtant, son cœur s'emballa et l'espace d'un instant, ses chaussures soigneusement cirées s'aimantent au trottoir. Il n'y arrivera pas.

Ou plutôt, si, justement, il n'a plus le choix. La voiture de police ne peut pas être là par hasard. C'est le signe qu'il est trop tard pour reculer. Les coïncidences se bousculent et ont transformé sa vie en cyclone ces dernières semaines. Quelque chose de plus fort, de plus grand que lui, a posé ses larges mains providentielles sur ses épaules un peu trop rondes et dodues de rond-de-cuir épuisé. Quelque chose le pousse, le frappe dans le dos comme on encourage un apprenti. Tu vas y arriver. Tout ce chemin parcouru, déjà.

La police est déjà là ! Il se berce mentalement, comme on reconforte un enfant. Courage! Il a répété la scène des dizaines de fois, compulsé Internet pour s'y préparer, jusque tard dans la nuit, après que Marie-Anne se soit endormie, seul, dans la pénombre du salon, en silence, le visage éclairé par la lumière blanche de l'écran d'ordinateur, tel un fantôme un peu hagard, glissant entre deux mondes. Trop tard pour reculer ! La voiture de police, toute criarde de couleurs révolutionnaires, le suit d'un œil rond et entendu.

Sa poche paraît sans fond tandis qu'il fouille à la recherche de ses clefs. Ses doigts tremblants heurtent des pièces qui s'entrechoquent dans un refrain moqueur, tâtent le rectangle trop sage de sa carte Navigo, s'affolent autour du bip en plastique. Si la police est là, c'est qu'elle, elle ne l'est plus, c'est que son plan a fonctionné, qu'il est allé jusqu'au bout, qu'il est enfin libéré, libre, que plus jamais il n'entendra sa voix trop aiguë lui crier de faire attention à bien enlever ses chaussures en entrant parce que Nuria vient de finir le ménage et qu'avec lui, c'est toujours pareil, il ne sait pas respecter le travail des autres. C'est qu'il n'aura plus à entendre la litanie de remontrances journalières de la maîtresse de maison. C'est qu'il ne rentrera plus jamais l'échine à demi courbée pour parer au prochain coup, et découvrir Marie-Anne, royale, à la petite table de jeu, entourée de ses amis bridgeuses, qui le fixent de leurs yeux de harpies, le lifting serré et les lèvres pincées dans un sourire ironique. Dieu sait ce qu'elles pouvaient se raconter entre elles, mais il en était visiblement l'objet...

Marie-Anne d'Allonnes Petit-Rivière, épouse Dubreuil. Son nom de jeune fille avait de la classe, tout de même. 54 ans, trois enfants. Edouard, 30 ans, Science Po-ENA, futur directeur au Trésor. Virginie, bientôt sortie d'une grande école de commerce, en stage à la City de Londres dans une grande banque française. Les gens talentueux ne craignent pas le Brexit. Thomas, le petit dernier, rebelle et mouton noir, - il en faut bien un par famille -, les tentacules d'un **tatouage** indécent qui sortent du col de son éternel

t-shirt, vivotant de petits boulots, mal adapté au reste du monde ; mais c'est bien normal, c'était un enfant surdoué ; il a été dûment testé, bien qu'il ait fallu se battre pour lui faire sauter son CP. C'est qu'il savait déjà lire, cet enfant, c'était évident ! Seule son institutrice semblait avoir des doutes. Encore une incompetente. Mais, l'éducation nationale, vous savez bien... Un appartement, d'un million deux cent vingt-cinq mille euros, sur les quais de Seine, en banlieue fortunée. Un mari, chimiste de formation, responsable du service Recherche et Développement d'une grande entreprise pharmaceutique du CAC 40. Trente et un an de mariage. Un mariage d'amour. Enfin, au début. L'amour ne dure que trois ans, n'est-ce pas ? La déconvenue a été rapide.

C'est qu'Henri avait le potentiel, mais pas l'ambition et ça, c'est difficile à pardonner. Les bonheurs d'Henri sont de petits bonheurs simples : un café serré qu'il sirote tranquillement, un journal qui le connecte de loin au reste du monde, le balancement enfantin de son rocking-chair démodé sur la terrasse, à contempler la Tour Eiffel qui émerge de la verdure, la Seine qui paraisse à ces pieds, à écouter du **jazz** serti dans le ronronnement assourdi de la ville qui le rassure. Lui, il est plutôt satisfait de nature. Le bonheur, il le trouve dans ces moments simples et à l'écart du monde, loin des intrigues de bureaux et de la vacuité des disputes familiales. Henri, c'est un rêveur. Le type que personne ne remarque, qui rajuste sans cesse ses lunettes sur son nez, parle peu et paraît un peu gauche. Celui auquel personne ne pense quand il y a une promotion, pas même lui.

Alors, à la longue, la menue Marie-Anne, tout mignonne, tout active, s'est fossilisé en momie revêche. Tout le charme d'Henri, sa patience, son air d'enfant sage, sa bonhomie tranquille a commencé par l'agacer. Puis, cet agacement s'est enflé en colère, une colère sourde et acide qui lui a flétri la peau et l'âme. Henri n'avait rien d'un rêveur, d'un tête-en-l'air docile, c'était un incompetent, un **sociopathe** sans coeur, un bon-à-rien. L'ambition de Marie-Anne n'a désormais eu plus de mesure que le détachement modeste de son mari. Ca n'était jamais assez. Toutes ses amies avaient toujours plus, toujours mieux, et Marie-Anne, mortifiée, crevait d'envie en les détaillant. La maison de campagne en Normandie, le voyage à la Réunion, le dessert de chez Hermé, le brushing de chez Tony&Gui, le diamant de chez Cartier. L'envie se glissait dans tous les recoins de l'âme de Marie-Anne qui s'escrimait en vain à aiguillonner son indolent de mari. Bien vite, il n'y eut plus de mots doux, juste un désert de reproches incessants, hérissé de petits coups sarcastiques assés en privé d'abord, puis à toute occasion.

Henri s'est recroquevillé sans mot dire. Il travaillait bien, on lui faisait confiance, il était compétent mais guère politique. Professionnellement, il avait doucement monté l'échelle des experts y s'y était assis à son sommet. Le soir, il rentrait, glissait ses pieds dans ses chaussons, embrassait les enfants et allait se réfugier dans un livre. Les années se sont écoulées, comme un goutte-à-goutte sordide où l'amour avait fait place au renoncement et au mépris.

Les enfants avaient quitté le nid bien trop tôt au goût d'Henri, mais les guerres froides et larvées, surtout familiales, sont épuisantes et lourdes à porter. Les enfants s'étaient enfuis à la première occasion.

Henri s'est retrouvé seul face à sa mégère. Parfois, quand elle vomissait son

intarissable litanie de reproches, il l'imaginait en corbeau, ou en vieille pie, son nez aquilin en guise de bec, son œil perçant brillant d'une méchanceté perverse. Henri faisait le dos rond, hochait la tête et lui donnait du « ma chérie ». Il perdait ses cheveux et prenait du ventre, tassé derrière son journal, dans l'attente d'une accalmie. Et les années avaient passé, dans la **coercition** tacite et la violence ordinaire d'un couple qui ne sait pas s'aimer.

Il y a quelques mois, ce fut l'effervescence au labo. L'équipe avait conçu une invention prometteuse : une préparation lyophilisée de toxine botulique, une véritable innovation qui permettait de maintenir l'activité de la toxine et sa stabilité même dans des conditions de température élevée, - de quoi faciliter son stockage, son transport et son utilisation. Une vraie percée, un brevet en vue, un petit pactole qui ravirait le conseil d'administration. Mais Henri, dans une vertigineuse révélation, vit une autre opportunité, bien plus dérangeante, mais tellement attirante. C'est qu'il n'y a pas de poison plus violent que cette toxine. Et elle était à sa portée. Juste un peu de poudre, habilement mélangée à celles que Marie-Anne prenait déjà, cachée au creux d'une gélule prescrite par son naturopathe hors de prix pour calmer ses variations d'humeur ménopausales. Simple, mais efficace et rapide. Foudroyant même, avec le bon dosage. S'il y avait **autopsie**, on conclurait à une banale, bien qu'épouvantable, intoxication alimentaire.

Curieusement, une fois le choc de l'idée passé, Henri n'avait pas eu d'hésitation. Avec la méthode et l'obstination tranquille des gens compétents et consciencieux, il s'était attelé. Cela lui avait pris quelques semaines de travail, de longues heures de lectures d'articles scientifiques, des manipulations tardives sous des prétextes anodins, l'étude approfondie des allers et venues de sa femme, mais il était parvenu à son but. Aucun questionnement moral. Son geste relevait de sa propre survie, il se sentait trop au bord de l'abysse pour hésiter. Parfois, il se prenait à anticiper l'après, tranquille, sur son fauteuil à la terrasse, sous le soleil du printemps parisien, un chien couché à ses pieds. Un labrador. Les labradors sont doux, gentils et intelligents. Nuria resterait à ses côtés pour le ménage et le café. Elle préparait un café délicieux et elle avait les rondeurs pulpeuses d'une femme qui apprécie les plaisir simples. Peut-être même qu'elle accepterait ses avances ; elle n'était plus toute jeune non plus, elle, et seule, depuis le décès de son mari. Il remplacerait aussi le 4x4 diesel énergivore pour un petit coupé deux places, flambant rouge, une folie. Il ne peut s'empêcher d'étouffer un petit rire silencieux et satisfait en s'imaginant remonter les Champs Elysées au volant de sa jolie décapotable, lançant des oeilades à des touristes américaines courtement vêtues.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur les silhouettes en contre-jour de deux policiers en uniforme, un homme large et carré et une jeunette à queue de cheval. Henri sursaute et ses yeux s'agrandissent d'étonnement. Ca y est ! On y est ! Il ne faut pas lâcher maintenant.

« Monsieur Dubreuil ? » fait l'homme en inclinant légèrement le buste avec respect.

— Oui ? ».

Henri s'efforce de prendre un air désinvolte et intrigué à la fois.

« Nous vous cherchions. Pourrions-nous vous accompagner chez vous ? Nous avons une mauvaise nouvelle... Il s'agit de votre femme.... »

Comment atténuer le martèlement de son cœur dans sa poitrine ? Ils allaient forcément finir par l'entendre ! Henri fourrage dans sa poche, sort ces clés, lutte contre le tremblement de ses mains pour ouvrir la porte. Il sent de grosses gouttes naître dans les rares cheveux de son crâne trop nu et **dégouliner** sans grâce sur ses tempes échauffées.

« Morte ?... vous... vous êtes sûrs ? », bégaye-t-il, l'air affolé.

Il a répété cette scène mille fois, scrutant son reflet dans la vitre de la fenêtre de son bureau. Il doit paraître sincère, incrédule, bouleversé. Mais son trouble est trop grand et ce sentiment de soulagement joyeux et incontrôlable qui s'empare de lui... Mon Dieu... il pourrait le trahir ! Il affaisse volontairement son corps sur le canapé, tremblant de tous ses membres, et simule une douleur au côté. Il se tient la poitrine à deux mains, dans une grimace nauséuse, et aspire l'air comme un poisson hors de l'eau.

« Il fait un malaise !! » s'écrie la jeune policière. « Monsieur, tout va bien ?! »

— Je... j'ai... sur la table de nuit, dans la chambre, un petit tube avec des comprimés... il m'en suffit d'un. »

La jeune femme détaille vers la chambre et revient avec un verre d'eau et le calmant demandé.

« Comment ? Où est-elle ? Que s'est-il passé ? ».

Les questions d'Henri baignent dans une angoisse calculée mais crédible.

« C'est un accident absurde, Monsieur, le destin, en quelque sorte. Mme Dubreuil est sortie par la porte arrière du bus, elle devait être pressée et n'a pas regardé avant de traverser. Une voiture, qui allait clairement trop vite, l'a violemment percutée. Elle est décédée sur le coup. Le chauffeur a été appréhendé ; il est en garde à vue. »

Henri hoquète de surprise.

« Un accident ?! Mais quand ?

— A onze heures ce matin, Monsieur. Votre épouse rentrait visiblement à votre domicile. »

Henri cligne des yeux comme un robot, encaissant chaque mot. Marie-Anne ne prend ses médicaments que vers 13 heures, juste avant le repas. Ses médicaments qui se trouvent sur la coiffeuse, dans la chambre.

Le verre d'eau, posé sur la table de salon, semble narguer Henri.

La gorge sèche, Henri tente de prononcer une autre question mais ne parvient pas à reconnaître le son qui s'échappe de ses lèvres. Les deux policiers non plus d'ailleurs car leurs regards reflètent leur préoccupation. L'homme s'est rapproché et lui pose une main fraternelle et bienveillante sur l'épaule. Le vue d'Henri se brouille et les paroles du policier lui paraissent s'éloigner comme dans un cauchemar. Une désagréable sensation de tension froide lui enserre la nuque tandis que son corps

s'obstine à ignorer les injonctions de son cerveau. Les deux policiers se rapprochent et lui parlent. Que lui disent-ils ? Henri tend l'oreille. En vain.

\* \* \*

Le soir venu, Emilie finit de taper son rapport vers 18h30 et le dépose sur le bureau de son chef.

« Ca va aller, Emilie ? », lui demande-t-il.

Sa voix est chaleureuse et compatissante. Peu de nouvelles recrues sont confrontées deux fois à la mort lors de leur première journée.

« Ca va aller, chef ».

Elle esquisse une ébauche de sourire penaud.

« Tu sais, Emilie, quelque part, c'est vachement beau... Quand je pense à cette pauvre Samia dont le Jules lui impose ses frasques poly-amoureuses, quand je pense à mon ex-femme et à ses obsessions de pension alimentaire et son chantage mesquin qui m'empêche de voir mes gamins... ben... j'trouve ça vraiment beau... Une épouse meurt et son mari succombe de choc et de chagrin dans l'heure qui suit. Quelque part, ouais, tu vois, c'est juste magnifique, vraiment rare, de l'amour pur... »